

# QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT ÉTUDES SUR LES RÉFORMES UNIVERSITAIRES

PAR

**Ernest BERSOT**

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>o</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

PARIS

1880

*A propos des concours, deux extraits :*

*De l'abus des concours - Texte intégral, pages 149 à 155.*

*De l'enseignement classique en France - Extrait, pages 221 à 223.*

N.B. : Ce deuxième texte est très connu des instituteurs à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle car il fait partie de ce qui est probablement le plus fameux manuel de choix de textes pédagogiques utilisé dans les Ecoles Normales, les *Lectures pédagogiques à l'usage des écoles normales primaires* de M. Charles Defondon, M. James Guillaume et Mme Pauline Kergomard, Librairie Hachette, 1883.

\*

\* \*

## **DE L'ABUS DES CONCOURS**

On nous permet de nous préoccuper de l'instruction publique, par une ancienne habitude et un souci de bon citoyen qui se dit combien cette question est importante ; on sait aussi que nous ne sommes pas suspect de mauvais vouloir envers l'administration actuelle. Nous pouvons donc sans crainte indiquer ce qui chez elle nous inspire quelque inquiétude : une disposition à la fois honorable et périlleuse, l'imagination dans le bien. Ainsi en ce moment elle s'est éprise du concours et désirerait l'appliquer partout, ce qui est trop. Voici, en effet, son idéal en partie réalisé, en partie espéré : dans l'instruction primaire, concours cantonal entre les élèves des écoles communales ; concours d'arrondissement entre les lauréats des cantons ; concours des départements entre les lauréats des arrondissements. On ne parle pas encore d'un concours général entre les lauréats des départements. Dans l'instruction secondaire, concours entre les lycées d'une même académie, concours entre les lycées de tous les départements, concours entre les lycées de Paris et de Versailles, concours entre les lycées de Paris et ceux des départements. Il semble qu'il soit malaisé de pousser le concours plus loin ; mais on a prévenu les lauréats futurs du concours général de 1867, pour Paris et les départements, que leurs travaux, quels qu'ils soient, seront envoyés au comité de l'Exposition universelle, et on invite les autres nations en faire autant. Nous ignorons si ces nations accepteront le défi ; en tout cas, il nous semble qu'après cela on sera au bout des concours, moins qu'on ne mette à la tête de l'instruction publique un des philosophes ou des savants qui croient à la pluralité des mondes habités (l'idée est maintenant en faveur), et que les spirites, par un coup de maître, ne nous fassent parvenir les compositions des lycées de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de la planète Le Verrier, ce qui constituerait enfin une véritable Exposition universelle. Nous comptons qu'arrivé là on s'arrêtera ; jusqu'à ce qu'on y soit arrivé, il manquera toujours quelque chose, un je ne sais quoi, à nos plus vastes concours, et, fussent-ils composés de toutes les nations de la terre, il leur restera un faux air de concours cantonal.

Le concours, tout le monde l'avoue, est un motif d'émulation ; mais cette émulation peut être plus ou moins bien entendue ; elle peut, par exemple, exciter les concurrents à perfectionner toutes leurs facultés ensemble, ou à perfectionner une faculté au détriment des autres ; elle peut faire des spécialités ou des

hommes ; elle peut aussi, au lieu de rester l'émulation entre les élèves, devenir une émulation entre les maîtres, qui, pour obtenir des primes, fabriqueraient des produits artificiels, ainsi qu'on prépare pour les Expositions des sujets chez qui on a développé une partie utile aux dépens des parties inutiles, comme est la tête généralement; en un mot, des créatures auxquelles le créateur n'avait pas pensé. Il y a deux sortes de préparation au concours : l'une large, l'autre étroite. La première consiste à former librement l'intelligence elle-même, qui, une fois forte, porte sa force où elle veut; la seconde consiste à faire de cette intelligence une machine, avec la perfection d'une machine. Le premier moyen est plus avouable, le second est plus expéditif ; c'est celui que nous voyons appliquer tous les jours à la confection des bacheliers pressés ou attardés, celui que leur inspire leur instinct. Or, n'est-il pas craindre que l'instinct des maîtres ne leur inspire le même procédé pour obtenir de prompts résultats, et qu'ils ne sacrifient la préparation large la préparation étroite? Les prix de classe ont ceci de bon que nul n'y brille s'il n'a travaillé également en tout, que chacun y donne sa mesure entière, et pour ainsi dire ses dimensions. Si quelques lauréats des concours se montrent supérieurs dans tous les exercices, nous les félicitons sincèrement, mais ce ne saurait être qu'une exception ; la loi est qu'en vue du succès au concours chaque élève fasse principalement, quelquefois uniquement, ce qu'il fait le mieux et néglige plus ou moins le reste. De même qu'un maître est tenté de développer exclusivement, dans un élève, la faculté qui promet davantage pour le concours, il est aussi tenté d'accorder beaucoup plus d'attention aux élèves succès qu'aux élèves ordinaires. Nous ne connaissons rien de plus regrettable. L'enseignement public doit avant tout se proposer d'élever au même niveau, le plus haut possible, les esprits et les âmes ; s'il récompense, comme il est juste, le talent, il n'exige que la bonne volonté, il la suscite et l'encourage ; un maître est comme un père, qui a la même affection pour tous ses enfants, mais qui aide davantage les plus faibles.

Dans cette course aux prix d'éclat, il y aura quelque chose qui certainement souffrira : c'est la simple éducation, car elle ne figure pas et ne peut pas figurer aux concours ; elle n'a ni grammaires, ni dictionnaires ; elle se forme lentement, par une action insensible; elle commence à fleurir dans l'école, mais elle n'a toute sa force qu'après, dans les épreuves de la jeunesse et de toute la vie. Un maître qui se préoccupe de l'éducation ne consentira jamais à courir le grand chemin, droit et sec, des concours ; il prendra son temps, il en perdra; la meilleure leçon qu'il donnera à ses élèves sera de leur montrer qu'il ne songe pas à lui, aux succès qu'ils peuvent lui rapporter, mais à eux seuls, et que, si désirable que soit le talent, il y a quelque chose au-dessus. Nous craignons donc qu'en vue des concours un maître ne soit tenté de choisir un élève entre les élèves, une faculté entre les facultés, et de sacrifier l'éducation à l'instruction ; nous disons qu'il sera tenté, rien de plus, mais c'est trop. Si les maîtres qui occupent déjà une haute position, par conséquent indépendante, et qui se soutiennent ou s'avancent par d'autres services, ont de la peine résister à la tentation, on sent à quel point elle sera forte pour les autres, qui n'ont que ce moyen de se tirer de l'obscurité. Ne croyons pas qu'en superposant les concours on ajoute une récompense à une récompense ; non, on détruit l'une par l'autre. Quand il n'y a de prix que les prix de classe, ils ont toute leur valeur, ils contentent ceux qui les obtiennent et excitent les désirs de ceux qui ne les ont pas obtenus ; mais si on crée un concours au-dessus de celui-ci, les prix, tout à l'heure si estimés, se ternissent; on n'a plus d'yeux que pour ces couronnes plus brillantes, et elles se terniront à leur tour si on institue un concours supérieur à celui-là. Lorsque revient, chaque année, cette solennité des collèges, qui devrait être une fête sans nuage pour les enfants, les maîtres et les familles qui ont fait leur devoir, s'il est arrivé que le collègue n'ait pas eu de succès dans un concours de plus grand appareil, la fête est gâtée, on est triste, on est honteux ; l'élève accompli qui a emporté tous les prix de sa classe est comme humilié; il ne paraît plus qu'un sujet estimable, qui pourra se distinguer dans une localité, mais qui n'ira pas loin et ne connaîtra pas la gloire. Gardez votre gloire et laissez à ces enfants la bonne joie d'avoir bien fait ; laissez-les applaudir par les camarades qui ont été tous les jours de l'année leurs témoins et leurs rivaux ; laissez-leur les ambitions modestes, l'ambition d'avoir un nom dans le petit monde où ils vivent, et de se faire bien connaître là où ils sont connus.

Nous nous prenons souvent à réfléchir combien les concours, leurs succès retentissants et le classement qu'ils opèrent donnent une idée fausse du monde réel. Quelle renommée subite, quelle situation hors ligne

pour une bonne composition, et après que de mal il faut se donner pour arriver à se faire remarquer un peu, sans assurance de l'être? N'eût-il pas été plus utile de proportionner la récompense au mérite, de la choisir humble comme lui, et même d'enseigner au mérite qu'il n'y a pas toujours une récompense toute prête qui l'attend? Osons montrer aux enfants la vérité que ces pompes officielles leur cachent. Il y a un grand concours, universel et perpétuel, celui de la vie, qui a lieu tous les jours entre tous les hommes venus de toutes parts. Il importe seul ; c'est pour celui-là qu'il faut préparer des hommes de bonne volonté, qui travaillent avec courage et qui sachent être contents ailleurs qu'au premier rang.

(Août 1865.)

\*  
\* \* \*

### DE L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE EN FRANCE

Extrait

Nous voyons avec un véritable chagrin la fureur des concours envahir l'instruction primaire :

*Une pauvre servante, au moins, m'étoit restée,  
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée.*

L'humble instruction primaire devait être l'enseignement des faibles ; la vertu des maîtres devait être la vertu des efforts obscurs ; à côté des leçons de grammaire et de calcul, il y fallait tout un libre enseignement, une perpétuelle leçon de choses, pour éveiller la curiosité des enfants sur les objets familiers de la nature et de l'industrie ; il y fallait aussi une perpétuelle leçon de morale, celle qui, si elle ne laisse pas de trace dans les compositions, laisse une trace profonde dans les âmes ; mais non, tout cela n'était pas assez éclatant : on a créé les concours cantonaux, où les noms de quelques enfants et de quelques instituteurs sont proclamés au milieu des discours officiels et des pompes administratives ; là aussi, on parle de « *porter haut et ferme le drapeau de l'école* », d'une école de village ; là aussi il y a des vaincus et des vainqueurs, ou, si vous voulez, des triomphateurs, et il y a des écoles de filles et des filles qui triomphent ; là, le maître modeste, courageux et patient, qui s'est dévoué aux derniers de sa classe, et s'est contenté de bien faire, rougit comme s'il n'avait rien fait ou comme s'il avait mal fait ; là, on commence à calculer ce qu'un lauréat rapporte et ce qu'il mérite qu'on se donne de peine pour le former et le disputer à sa famille et à l'apprentissage. Que parlé-je des concours cantonaux ! Ils ont tué les prix de fin d'année ; mais eux-mêmes ils seront tués par les concours d'arrondissement qui commencent ; ceux-ci seront tués par les concours de département qui viendront, en attendant le couronnement de l'édifice, le concours général de la France, d'où sera extrait le lauréat des lauréats, le génie de l'orthographe. Je signale l'abus monstrueux, par acquit de conscience, sans beaucoup espérer. Il y a trente ans, quand j'avais l'honneur de vivre près de Victor Cousin, je me plaignais à lui de l'excès des concours ; il me répondit : « *Nous sommes ainsi en France. On ferait un concours d'enfants en nourrice, à qui bave le mieux.* »

(Janvier 1870)

\*  
\* \* \*  
\*